

les flancs des montagnes, et pardessus la jeune génération d'arbres qui ressemble à un soyeux manteau vert tendre se dressent des cèdres gigantesques au feuillage plus sombre, tantôt isolés et tantôt par groupes. Quand ils sont groupés ils ressemblent à de hautes pyramides gothiques, et sans doute il s'y loge des orphéons d'oiseaux comme dans les flèches des vieilles cathédrales.

Isolés, on les soupçonnerait d'être de grands curieux, allongeant le cou pardessus les têtes de leurs voisins pour voir passer les trains du Pacifique, ou pour saluer leurs vieux amis, les sauvages, qui n'ont pas les instincts destructeurs des blancs, et qui les ont laissés vivre pendant des siècles.

Je me dis encore, en regardant leurs grandes silhouettes, qu'ils sont les aristocrates des forêts, et que décidément l'égalité n'existe nulle part. Il y a sans doute à côté d'eux de pauvres petits qui se plaignent d'avoir trop d'ombre, et qui réclament leur part d'air et de soleil. Il en est d'autres qui reprochent aux cèdres orgueilleux d'accaparer le sol avec leurs puissantes racines, et d'en épuiser les suc.

Mais les cèdres répondent peut-être : « Allons, petits, prenez patience, vous aurez un jour notre taille et nos avantages ; il y a longtemps que nous travaillons, nous, à distiller les suc de la terre, et les pluies du ciel, et les gaz de l'air ; il y a longtemps que nous luttons contre les tempêtes et les intempéries des saisons. Nous l'avons bien gagnée cette puissante stature que vous nous reprochez, et qui est pourtant une protection pour vous. Car il vous faut de l'ombre pour grandir, et nous vous la donnons, en même temps que nous vous défendons contre les assauts du vent et de l'orage. Vivons donc en paix, petits, et prêtons nous assistance mutuelle. »

Si le *Fraser* entend ce colloque, il doit y mettre son mot, lui qui baigne leurs racines, et réclame sa part de reconnaissance.

Ce fleuve — qui est une des richesses de la Colombie — n'a pas l'azur de la Méditerranée, ni la limpidité du lac Supérieur, ni le vert sombre du Saint-Laurent ; il est jaunâtre et terne.

Il ne mire pas la tente blanche du sauvage, ni l'immense tente bleue du ciel, ni les hauts promontoires qui l'encadrent, ni les cimes neigeuses qui l'alimentent pendant les chaleurs de l'été. On dirait que, n'ayant traversé que des solitudes inhabitées, il n'a pu emprunter à la civilisation son vernis et son éclat. Il est sauvage, voilé, opaque et sale.